

## Les remèdes au mal d'amour dans l'*Elegia di Madonna Fiammetta* et le *Corbaccio*

---

Dans ces œuvres si différentes que sont l'*Elegia di Madonna Fiammetta* et le *Corbaccio*, un des points communs est la situation dans laquelle se trouve le personnage principal : Fiammetta et le sujet de l'énonciation du *Corbaccio*, que j'appellerai l'amant, souffrent de mal d'amour. Les causes de ce mal sont variées : si elles se limitent, pour l'amant, au traitement cruel que lui a réservé la veuve dont il s'était épris (détaillé p. 228-229), elles vont, pour Fiammetta, d'une situation d'asservissement à un amour fureur (chap. 1) à l'annonce finale de la trahison de Panfilo (chap. 6), en passant par le départ de celui-ci (chap. 2), l'attente pleine de craintes de son retour (chap. 3) et le dépit rageur quand ce retour n'a pas lieu comme prévu (chap. 4)<sup>1</sup>. Les formes que prend ce mal varient aussi : il est aliénation, au sens philosophique, pour l'amant qui aime la veuve plus que sa propre vie et a enchaîné sa liberté pour la mettre entre les mains de cette femme<sup>2</sup>, et pour Fiammetta qui s'est soumise au joug d'amour<sup>3</sup>; chez cette dernière il est aussi aliénation mentale – *furore* dit Fiammetta, *follia* dit sa nourrice<sup>4</sup> – et mélancolie<sup>5</sup>. Cette mélancolie n'est pas la pathologie commune résultant

---

<sup>1</sup> Les textes sont cités à partir de Giovanni Boccaccio, *Elegia di Madonna Fiammetta. Corbaccio*, Milan, 1988, Garzanti. Pour les notes, on recommandera l'édition de l'*Elegia* de Carlo Delcorno, *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, vol. V 2, Milan, 1994, Mondadori, qui signale notamment les citations d'Ovide et de Sénèque exploitées ici.

<sup>2</sup> L'amant : « La quale io assai più che la mia propia vita amava » p. 206. Le mari : « Quella donna che – tu, senza guardare come, incatenata la tua libertà e nelle sue mani rimessa [...] », p. 207. L'amant se considère comme quelqu'un « il quale della mente è men che sano », p. 209.

<sup>3</sup> Discours de la nourrice à Fiammetta : « Questo crudele tiranno, al quale, [...], ti se' somnessa [...] » p. 20; « [...] La tua libertà gli sottomettesti [...] » p. 151.

<sup>4</sup> Fiammetta parle de « furioso amore » chap. I p. 6, de « regnante furore » chap. I p. 21. Sa nourrice lui parle de sa « follia » chap. I, p. 22.

<sup>5</sup> Voir entre autres : « con tutta la malinconia » p. 66, « la mia malinconia » p. 95, « la manifesta mia malinconia » p. 101.

d'un excès d'humeur noire (la *melan-khôle*), mais une maladie d'amour due à ce que le désir n'est pas satisfait. Objet de discussions médicales depuis l'Antiquité, elle devient un sujet du Moyen Âge occidental après sa transmission par les médecines byzantine et arabe, quand Constantin l'Africain traduit, dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, le *Viaticum* arabe de Ibn al-Jazzar et lui donne le nom de '*amor hereos*' (elle sera appelée plus tard 'mélancolie érotique', nom que j'utiliserai car plus proche du lexique de Boccace)<sup>6</sup>. En raison de son objet, l'amour, elle devient, dans le contexte d'hybridation des savoirs du XIII<sup>e</sup> siècle, un des sujets favoris de la poésie italienne, un sujet traité scientifiquement par Guido Cavalcanti dans sa célèbre chanson *Donna me prega – per ch'eo voglio dire* et qui va irradier à des degrés divers dans toute la littérature<sup>7</sup>. Boccace s'y intéresse très tôt, d'abord d'un point de vue scientifique en exploitant la chanson de Cavalcanti et le commentaire médical qu'en fait Dino del Garbo dès le *Teseida* (1338-1341), dans les gloses duquel il renvoie explicitement aux deux textes, qu'il recopiera une trentaine d'années plus tard – signe que son intérêt n'a pas faibli – dans ce qui va devenir le seul manuscrit conservant ensemble poème et commentaire<sup>8</sup>. Dans le même temps, et tout au long de son œuvre, il exploite le sujet de manière narrative, ce qui est le cas en particulier dans l'*Elegia di Madonna Fiammetta*.

Un autre point commun aux deux récits, lié au précédent, consiste en ce qu'un ou plusieurs personnages secondaires tentent de délivrer le personnage principal de son mal d'amour : dans l'*Elegia* il s'agit de la nourrice et du mari de Fiammetta et dans le *Corbaccio*, du spectre du défunt mari de la veuve. C'est cette entreprise qui va nous intéresser ici, d'autant qu'elle n'est pas cantonnée à ces deux textes mais revient à plusieurs autres occasions dans la production de l'auteur. Elle est présente, par exemple, dès le *Filocolo* où le personnage éponyme s'emploie à libérer Caleon – probable

<sup>6</sup> Massimo Ciavolella, « la tradizione dell'*aegritudo amoris* nel *Decameron* », *Giornale storico della letteratura italiana*, 147, 1970, p. 496-517; Id., *La malattia d'amore dall'Antichità al Medioevo*, Rome, 1976, Bulzoni; Id., « Introduction » à Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour ou mélancolie érotique*, Donald Beecher et Massimo Ciavolella (éds), Paris, 2010, Garnier. Danielle Jacquart, « La maladie et le remède d'amour dans quelques écrits médicaux du Moyen Âge », in *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Actes du colloque des 24-27 mars 1983, Danielle Buschinger et André Crépin (éds), Göppingen, 1984, A. Kümmerle, p. 93-99.

<sup>7</sup> Natascia Tonelli, *Fisiologia della passione. Poesia d'amore e medicina da Cavalcanti a Boccaccio*, Florence, 2015, Edizioni del Galluzzo per la fondazione Ezio Franceschini.

<sup>8</sup> Pour voir comment l'amour naît, que le lecteur « legga la canzone di Guido Cavalcanti *Donna mi priega, etc.*, et le chiose che sopra fece Maestro Dino del Garbo », écrit Boccace dans le *Teseida delle nozze d'Emilia*, Edvige Agostinelli et William Coleman (éd. critique), Florence, 2015, Edizioni del Galluzzo per la fondazione Ezio Franceschini, I. VII n. 50.I.39, p. 203.

*senhal* derrière lequel se cache Boccace – de l'*infermità* que lui a causée son amour pour une dame cruelle qui ne l'aimait pas (l. V 47 4). On la retrouve dans le *Décameron*, où elle devient fondamentale parce que c'est une des finalités du livre et que son agent est l'auteur lui-même. Comme celui-ci l'écrit dans les paragraphes 10-14 de son *proemio* que je résume à l'extrême, tenter, sinon de libérer totalement, du moins de soulager de la mélancolie les femmes qui aiment est la fonction du *Décameron* : un livre qui pourrait sauver une Fiammetta, en train d'attendre encore de pouvoir aller à Florence, à condition qu'elle ait la volonté de sécher ses larmes.

Pour soigner le mal d'amour, Boccace et ses personnages ont à leur disposition un savoir issu de types de textes habituellement distincts. D'un côté un ouvrage littéraire antique très connu d'un des auteurs préférés du jeune Boccace et que Fiammetta dit avoir lu plusieurs fois (chap. III p. 59) : les *Remedia amoris* d'Ovide dont il existe d'ailleurs une vulgarisation italienne depuis 1313<sup>9</sup>. Cet ouvrage fondateur nourrit d'autres productions littéraires consommées à l'époque, comme la poésie et, pour emprunter une expression à notre corpus, les « franceschi romanzi » tels *Tristan et Iseult* que Fiammetta a lus aussi (chap. VIII p. 186)<sup>10</sup>. De l'autre, les ouvrages médicaux traitant de l'*amor hereos* qui se multiplient à partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle : on en attribue notamment à Pierre d'Espagne († 1277), Guillaume de Salicet († 1277), Maître Bona Fortuna (actif vers 1300-1320 ?), Arnaud de Villeneuve (vers 1240-1311) qui écrit un *De amore heroico*, Bernard de Gordon (vers 1258 env.-1320), Guillaume de Brescia (actif de 1274 à 1326), et Dino del Garbo († 1327)<sup>11</sup>. En ce qui concerne la maladie d'amour et sa thérapie cependant, ces champs de savoirs sont loin d'être séparés et cela dès l'Antiquité. On citera comme exemple l'histoire d'Antiochos et Stratonice, non seulement parce que c'est une bonne illustration de la fusion entre les deux domaines, mais aussi parce que Boccace exploite l'anecdote dans la nouvelle II 8 du *Décameron* (44-46 Giachetto et Giannetta). Antiochos, le fils du roi Séleucus, qui aime d'un amour fou et inavouable sa belle-mère Stratonice, en est malade au dernier degré. À son

<sup>9</sup> Il est bien étayé depuis longtemps qu'Ovide est une des sources antiques les plus fécondes pour Boccace, il serait trop long d'en faire la démonstration ici. En revanche on pourra utilement consulter le récent volume suivant qui fait le point sur les manuscrits contenant des œuvres d'Ovide que Boccace a possédés ou qu'il a pu avoir entre les mains : *Boccaccio autore e copista*, Teresa De Robertis, Carla Maria Monti, Marco Petoletti, Giuliano Tanturli, Stefano Zamponi, Firenze, 2013, Mandragora.

<sup>10</sup> Voir le chapitre « Boccaccio e i rimedi all'amore » de N. Tonelli dans *Fisiologia della passione*, cit.

<sup>11</sup> Mary Frances Wack, *Lovesickness in the Middle Ages. The Viaticum and Its commentaries*, Philadelphia, 1990, University of Pennsylvania Press, p. 126.

chevet, le médecin Erasistrate constate que son pouls accélère et ralentit en fonction des entrées et sorties de Stratonice, ce qui lui permet d'identifier la cause de la maladie. L'histoire attribuée au médecin Erasistrate (fin du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) est racontée par Valère Maxime trois siècles plus tard (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), puis par Plutarque au début de notre ère, et attire l'attention de Galien (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.). Elle continue ensuite de nourrir des ouvrages littéraires et médicaux, chaque domaine empruntant des éléments à l'autre<sup>12</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les *Remedia Amoris* qui influencent les *cure* que les médecins proposent pour traiter la maladie d'amour : d'un côté Pierre d'Espagne cite explicitement Ovide quand il parle du vin dans son commentaire au *Viaticum* tandis que Bernard de Gordon insère des vers du poète dans son chapitre « De amore qui hereos dicitur », de l'autre des lecteurs de manuscrits de textes médicaux glosent ce qu'ils lisent avec des passages des *Remedia*<sup>13</sup>. Ainsi sont dans l'ensemble communes aux différents textes la prescription de s'occuper à une activité quelconque, celle de partir quelque part, de se détourner de la personne aimée en énumérant ses défauts moraux et physiques, et celle de coucher avec une ou plusieurs autres femmes. Ce dernier remède signale sans ambiguïté que les patients à qui sont destinés les soins sont des hommes, y compris pour Ovide qui prétend s'adresser aussi aux femmes : « sed quaecumque uiris / uobis quoque dicta, puellae, / credite; diuersis partibus arma damus »<sup>14</sup> (v. 49-50). Celles-ci sont néanmoins citées et peuvent utiliser certains des remèdes indiqués.

Après cette longue mise en train focalisons-nous sur quelques extraits des œuvres, en premier lieu sur les passages de l'*Elegia* dans lesquels intervient la nourrice (chap. I p. 18-21 ; chap. VI p. 142-143 et p. 150-151). La première intervention de celle-ci a lieu très vite après que le violent *innamoramento* de Fiammetta s'est transformé en souffrance et avant qu'une relation ne se soit engagée entre les deux jeunes gens. Cette rapidité s'explique parce que la nourrice est experte dans l'art d'identifier les signes du mal d'amour, ce qui, dans son cas, est en partie une aptitude topique attachée à sa fonction et à son âge. Dans certains comportements – « gli accesi sospiri,

<sup>12</sup> M. Ciavolella in J. Ferrand, *De la maladie d'amour*, cit., p. 60-64

<sup>13</sup> B. de Gordon cite notamment les vers 139, 150, 152 dans son *Lilium medicinae*, Lyon, 1574, Guillaume Rouillé, p. 217-218. Pour les autres exemples voir M. F. Wack, cit., p. 15 et p. 278 l. 266-270.

<sup>14</sup> Nous citons le texte établi et traduit par Henri Bornecque, Ovide, *Les remèdes à l'amour. Les produits de beauté pour le visage de la femme*, Paris, 1930, Les Belles Lettres. « Mais tout ce que je dis aux hommes s'applique également à vous, jeunes filles, croyez-le bien. Je donne des armes aux camps opposés ».

li nuovi atti, li furiosi movimenti, la perdita quiete » – elle sait reconnaître « le triste fiamme », écrit Fiammetta (p. 18). Elle sait interpréter des caractéristiques physiques et lire sur le visage les signes de la maladie : elle le dit à Fiammetta (« quello che io [...] ne' tuoi sembianti ho conosciuto » p. 20) qui revient sur cela plus tard (« essa era stata la prima che nel mio viso aveva gli amorosi stimoli conosciuti » p. 142). Ayant reconnu les causes du mal, elle va essayer de « mitigare li furiosi mali » (p. 142), d'apporter à la malade ses « conforti » (p. 21), de lui administrer une « utile medicina » (p. 150) en lui enseignant comment faire (« il mio ammaestrare » p. 20), en lui donnant des conseils (« li miei consigli » p. 142). Dans la pratique, elle préconise d'abord d'intervenir immédiatement pour se débarrasser du mal à la racine, sans attendre qu'il soit trop installé et beaucoup plus difficile à guérir, ce qui est le premier conseil des *Remedia amoris* : « Principiis obsta ; sero medicina paratur, / cum mala per longas conualuere moras » (v. 91-92 puis voir v. 107-109)<sup>15</sup>. Cependant, comme les scènes où intervient la nourrice, notamment la première qui donne le ton à l'ensemble, sont empruntées à la *Phèdre* de Sénèque avec des reprises de passages presque intégraux, le conseil revêt très précisément le langage et l'idéologie de Sénèque<sup>16</sup>. Il se trouve assorti en effet d'une seule autre prescription, typique de *Phèdre* : Fiammetta doit « vouloir » ; elle doit faire intervenir sa volonté pour contrer la passion, une passion qui emprunte aussi à Sénèque ses caractéristiques et son nom de « furor ». « Pensa che parte della sanità fu il volere essere guarita », lui dit d'abord sa nourrice qui, lors de sa deuxième intervention, énonce que l'on peut toujours revenir en arrière « solo che altri voglia » (p. 21 et 143). Quelques pages plus loin, elle réaffirme cette nécessité au moyen d'un beau latinisme : « Amore, ancora che potentissimo signore sia, e incomparabili le sue forze, non però, te invita, ti poteva il giovine pignere nella mente » (p. 150-151). Les *Remedia amoris* mentionnent également que le patient doit être volontaire, mais c'est une condition pour que les remèdes soient efficaces (v. 123-124 et v. 135). La volonté n'est pas le remède en soi. La médecine absolue consisterait donc à activer sa volonté contre la maladie. Le problème est que cette volonté entre ici en conflit avec la volonté de pleurer et de souffrir propre à l'élégie. Fiammetta est, écrit-elle dès le prologue, « volonterosa [...] a doler[si] » (p. 3). Elle connaît bien, du reste, les remèdes à son mal que la nourrice, remarquera-t-on, se limite à lui rappeler

<sup>15</sup> « Combats le mal dès le principe ; il est trop tard pour y porter remède, lorsqu'un long espace de temps l'a fortifié ».

<sup>16</sup> Voir en particulier le passage commençant par « mi piace di ricordarti e di pregarti » (p. 20) et s'achevant sur « alle sue potenzie resistere » (p. 21) qui cite successivement les vers 130-135, 246-249, 178-185 de *Phèdre*.

(« mi piace di ricordarti » p. 20). En disant, ailleurs, s'être souvenue à plusieurs reprises avoir lu dans la poésie d'Ovide que les occupations sont une médecine contre l'amour (chap. III p. 59), elle confirme explicitement cette connaissance. Elle a lu les *Remedia*, elle sait ce qu'il faut faire et ne pas faire – ce que nous allons voir également à travers les critiques qu'elle porte contre les soins mis en œuvre par son mari – mais elle ne veut pas guérir du mal et cesser de pleurer. Ce serait la fin de son histoire et de son écriture, comme Gian Biagio Conte le dit du poète élégiaque :

Il codice elegiaco vuole anche che l'amante poeta sia un malato renitente alla cura : ama la sua sofferenza come quella che è sostanza, ma soprattutto condizione, del suo fare poesia, ch  vivere senza sofferenza d'amore, sarebbe per il poeta restare senza parole, non pi  poeta<sup>17</sup>.

Le mari de Fiammetta met beaucoup plus longtemps que la nourrice à s'apercevoir de la transformation de sa femme, mais surtout, contrairement à elle, il ne sait pas reconnaître la cause des signes, pourtant beaucoup plus précis, que sont les larmes et la douleur associées à la pâleur du visage, aux yeux creusés, aux paupières rouges, à la perte de l'appétit et du sommeil (on exploitera ici tout le passage compris entre les p. 94 et p. 97)<sup>18</sup>. Les yeux qui s'enfoncent dans un visage au teint cireux et un corps amaigri manquant de sommeil reviennent pourtant dans pratiquement tous les ouvrages médicaux énumérant les signes de la mélancolie érotique<sup>19</sup>. Initialement, il ne décèle même aucune maladie de l'âme puisqu'il accepte l'explication mensongère de sa femme qui prétend avoir l'estomac dérangé. Pour soigner une telle maladie il fait préparer « infinite medicine » (p. 95), autrement dit des potions et des drogues en grand nombre. Celles-ci ne servant pas à grand-chose, il en conclut que la mélancolie a une part dans la maladie (p. 96), sans comprendre qu'il s'agit de mélancolie érotique. Il faudra attendre le chapitre 6, où la souffrance s'est encore accrue parce que Fiammetta a appris que Panfilo s'est épris d'une autre femme, pour

<sup>17</sup> Gian Biagio Conte « L'amore senza elegia : i *Remedia amoris* e la logica di un genere », in Ovidio, *Rimedi contro l'amore*, Caterina Lazzarini (a c. di), Venezia, 1986, Marsilio, p. 16.

<sup>18</sup> « Di tutte queste cose, delle lagrime e del dolore dico, ma non della cagione, s'avvedea il caro marito; e considerando il vivo colore del mio viso in palidezza essere cambiato, e gli occhi piacevoli e lucenti veggendo di purpureo cerchio intornati e quasi della mia fronte fuggiti, molte volte gi  si maravigli  perch  fosse; ma pure veggendo me e il cibo e il riposo avere perduto, alcuna volta mi dimand  che fosse di ci  la cagione. » (chap. V p. 94-95)

<sup>19</sup> Nous nous limiterons   citer ici certains signes physiques indiqués par Maître Bona Fortuna dans son *Tractatus super Viaticum* : « Oculi enim eorum concavantur, [...]. Somni eorum sunt parvi, non profundis. Palpebre eorum sunt tumide propter vigilias. Corporis eorum fit arefactio » (texte  dit  par M. F. Wack, cit., p. 256, l. 53-60).

qu'il exclue totalement une « corporale infermità » et diagnostique enfin une « angoscia d'animo » (p. 138), mais à aucun moment il ne soupçonne que cette dernière provienne d'une insatisfaction amoureuse. Que la maladie de Fiammetta puisse avoir une origine érotique est une réalité qui lui est totalement étrangère. Tout comme aux médecins qui diagnostiquent une maladie incurable et une situation désespérée : « dimostrando il mio palido viso, li sospiri continui e il cibo parimente col sonno perduti, allo ingannato marito e alli medici la mia infermità non curabile, quasi della mia vita disperandosi » (p. 101). Dans la nouvelle II 8 du *Décameron*, où plusieurs médecins ont été appelés au chevet de Giacchetto malade de son amour inavouable pour Giannetta, ces médecins aboutiront à la même conclusion et au même constat d'impuissance (41-42), mais, contrairement à ce qui se passe dans l'*Elegia*, un « medico in iscienza profondo molto » se distingue des autres en identifiant l'origine érotique de la maladie (44). Dans l'*Elegia* tous les médecins apparaissent comme des incompetents et, de manière générale, aucun homme ne paraît connaître la maladie d'amour. Comme le suggère le ton complice que Fiammetta adopte quand elle interpelle les « pietosissime donne » juste après avoir décrit la région de Baïes et avoir montré en quoi c'était un lieu ne permettant pas de remédier au mal d'amour, les femmes de sa société, les destinataires de ses écrits, connaissent au contraire la maladie et ce qui est susceptible ou non de la soigner<sup>20</sup>. Dans l'*Elegia* les femmes ont une culture érotique – provenant de la littérature – que les hommes n'ont pas.

Avant d'aller plus loin, revenons aux passages portant sur la « corporale infermità » et l'« angoscia d'animo ». À plusieurs occasions Fiammetta juge les mesures prises par son mari. Quand il s'emploie à traiter le mal d'estomac, elle s'interroge et répond de la sorte : « E quale alleviamento di corpo puote le passioni dell'anima alleviare? Niuno credo; forse che quelle dell'anima via levate potrebbero il corpo alleviare. » (p. 95). Quand il l'emmène dans la région de Baïes, elle affirme que « Quivi posto che i languori corporali molto si curino, rade volte o non mai vi s'andò con mente sana, che con sana mente se ne tornasse, non che l'inferme sanità v'acquistassero » (p. 96). Enfin, quand elle évoque d'autres séjours à la mer et des sorties en bateau pour rechercher la fraîcheur du vent et l'ombre des grottes, elle s'exclame de la sorte : « Ohimè, che questi erano al corporale caldo sommissimi rimedii a me offerti, ma al fuoco dell'anima per tutto

<sup>20</sup> « In così fatto luogo, o pietosissime donne, mi soleva il mio marito menare a guarire dell'amorosa febbre; nel quale, poi pervenimmo, non usò Amore vèr me altromodo che vèr l'altre facesse [...] » (p. 96).

questo niuno alleggiamento era prestato, anzi piuttosto tolto. » (p. 109). À chaque fois, elle oppose nettement l'âme et le corps, considérant son état comme une maladie ne touchant que l'esprit, sur laquelle de ce fait les soins du corps sont totalement inefficaces. À travers elle, Boccace prend position dans un débat très ancien – il remonte à l'Antiquité – et fort compliqué sur les rapports de l'amour et de la mélancolie à l'âme et au corps, débat qui est réactivé à partir du XIII<sup>e</sup> s. et oppose schématiquement les philosophes moraux et les médecins nourris de philosophie naturelle<sup>21</sup>. Pour ces derniers, en raison du statut hybride des passions, accidents psychiques accompagnés de manifestations physiques, la mélancolie érotique est une maladie du corps et de l'âme<sup>22</sup>. Pour la philosophie morale, dont Fiammetta reflète le point de vue, les passions de l'âme ne concernent que l'âme. Ici, Boccace prend clairement position contre les médecins, mais comme nous sommes dans une œuvre littéraire dont l'instance narrative est une femme, certes très cultivée, s'adressant à des femmes, la question ne dépasse pas le stade de l'affirmation.

Étudions maintenant en détail l'une des « molte nuove e diverse maniere » avec lesquelles le mari de Fiammetta « la [sua] malinconia s'ingegnava di cacciare via e la perduta allegrezza restituire » (p. 95) : en l'espèce en l'emmenant séjourner dans la région de Baïes. Édénique lieu de villégiature de la Rome antique, dont Virgile parle dans son œuvre – comme l'écrit Pétrarque dans une *Lettre familière* qu'on va évoquer –, la région est le lieu de plaisance de l'aristocratie napolitaine contemporaine de Boccace. C'est ainsi que le mari la présente, notamment au moyen d'une adjectivation récurrente : le « piacevole » mont Falerne, « le dilettevoli Baie », site « più bello [e] più piacevole » qui soit sur terre, entouré de « monti bellissimi tutti d'alberi varii e di viti coperti », proche de l'immense plaine « sollazzevole », un endroit où « non mai senza festa e somma allegrezza con donne nobili e cavalieri si dimora » (p. 95-96). Ces caractéristiques justifient qu'il la propose comme antidote à la mélancolie. La joie et le plaisir que l'endroit devrait procurer sont des sentiments favorables à la bonne santé pour les auteurs des régimes de santé médiévaux<sup>23</sup>. La conversation avec des amis chers, les promenades et divertissements avec des femmes ou

<sup>21</sup> M. Ciavolella évoque ce débat dans les parties 2 et 3 de son *Introduction, in* Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour*, cit., p. 49-98. Voir aussi Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme. Études sur la relation de l'âme et du corps dans le tradition médico-philosophique antique*, Paris, 1981, Les Belles Lettres.

<sup>22</sup> D. Jacquart, « La maladie et le remède d'amour », cit., p. 93.

<sup>23</sup> Rhazès, par exemple, écrit dans son *Liber ad Almansorem*, L. IV, cap. IX « De cogitationibus anime », que « Quaecumque ex illis animam gaudere atque letari facit robur viribus tribuit et

des hommes beaux et la vue de lieux édéniques – jardins parfumés pleins de lumière et de fruits, parcourus de cours d'eau, dit Constantin l'Africain qui traduit un original arabe – sont des remèdes conseillés pour soigner le malade d'amour. Pétrarque lui-même, dans la *Lettre familière* V 4 4, écrite à l'automne 1343, soit à peu près à l'époque où Boccace composait l'*Élégie*, loue la joie que lui a donnée le séjour à Baïes, en l'opposant à la tristesse qu'il avait éprouvée les jours précédents : « Aucune journée ne fut plus agréable pour moi, à cause de la présence de mes amis, de la diversité et de la beauté des endroits visités et du contraste avec les nombreuses journées remplies de tristesse que je venais de passer »<sup>24</sup>. L'idée du mari se justifie donc fort bien. À cet argument de l'agrément, il ajoute que l'endroit regorge de « bagni sanissimi ad ogni cosa ». C'est une réalité depuis l'Antiquité, popularisée fin XII<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> siècle par les poèmes composant le *De Balneis Puteolanis* (*Des Bains de Pouzzoles*) que Pierre d'Eboli a dédié à Frédéric II ou à son père et qui décrivent les différents bains de la région de Pouzzoles et Baïes et leurs vertus curatives. Fin XIII<sup>e</sup>, la réputation bien établie de ces bains est celle d'avoir des pouvoirs thérapeutiques exceptionnels<sup>25</sup>. À l'époque où Boccace écrit son livre, il semble par ailleurs qu'on soit au début de la médicalisation des bains, les écrits de Gentile da Foligno, les premiers du genre, datant sans doute du deuxième quart du XIV<sup>e</sup> siècle (Gentile meurt de la peste en 1348). Il se peut alors que les propos que Fiammetta et son mari tiennent à ce sujet renvoient à d'éventuelles polémiques face à des médecins qui médicalisent une source de revenus<sup>26</sup>. En tout cas, quel que soit le mal de Fiammetta, son mari a de bonnes raisons de penser qu'il y aura, parmi les bains de la région de Pouzzoles et Baïes, un bain qui pourra la soulager.

Mais Fiammetta, en exploitant différents savoirs littéraires, notamment des lieux communs et les enseignements de l'*Ars amatoria* et des *Remedia amoris* ovidiens, va s'attacher à montrer que la thérapie de son mari est

---

naturam excitat » in *Opera parva*, Lyon, 1511, Gilbert de Villiers, Jean de Ferrariis et Vincent Portonariis, f. lxxvij v.

<sup>24</sup> « Nulla michi letior dies et amicorum comitatu et varietate rerum illustrium et vicinia multorum tristium dierum. » Pétrarque, *Lettres familières*, t. II, livres IV-VII. *Rerum familiarum libri* IV-VII, Paris, 2002, Les Belles Lettres, p. 147, traduction française d'André Longpré.

<sup>25</sup> Benoit Grévin, « Autour des *Bains de Pouzzoles* de Pierre d'Eboli (circa 1212 ?). Une note de travail », *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, 125-2, 2013, consulté le 16 juillet 2018 : <https://journals.openedition.org/mefrm/1552>.

<sup>26</sup> Joël Chandelier, « La naissance d'un savoir médical sur les bains thermaux : les traités de Gentile da Foligno (m. 1348) », in Didier Boisseul et Marilyn Nicoud (éds), *Séjourner au bain. Le thermalisme entre médecine et société, XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Lyon, 2010, Presses universitaires de Lyon.

totale­ment inadaptée à sa maladie. C'est même une « *contraria medicina* » (p. 96). En effet, la saison où l'on se rend généralement à Baïes, le printemps, est traditionnellement la saison des amours. Le lieu lui-même est favorable à Éros, car il est baigné par les eaux dans lesquelles Vénus-Aphrodite est née. C'est le propre des endroits fréquentés par la déesse de l'amour, selon ce qu'enseigne Ovide dans son *Art d'aimer* : qui veut aimer n'a pas besoin de quitter Rome, car Vénus habite la ville de son fils Énée (l. I v. 49-60), et il est jusqu'au forum qui soit propice à l'amour, car il s'y trouve un temple dédié à la mère de Cupidon (l. I v. 81-84). Mais qui cherche à aimer peut aussi se rendre... à Baïes qu'Ovide cite explicitement comme un terrain de chasse dont on revient blessé :

Quid tibi femineos coetus uenatibus aptos  
 enumerem ? Numero cedet harena meo.  
 Quid referam Baias praetextaque litora Bais,  
 Et, quae de calido sulphure fumat, aquam ?  
 Hinc aliquis uulnus referens in pectore dixit  
 « Non haec, ut fama est, unda salubris erat. »<sup>27</sup>

Quand Fiammetta entame sa diatribe contre Baïes en affirmant que « rade volte o non mai vi s'andò con mente sana, che con mente sana se ne tornasse » (p. 96), elle a évidemment en tête ce passage dont elle parodie les deux derniers vers. Elle se souvient également du passage immédiatement précédent dans lequel Ovide loue les occasions de rencontres amoureuses qu'offrent les festins où hommes et femmes se côtoient et où le vin dispose les cœurs à s'enflammer (voir les vers 229-244 et en particulier le vers d'ouverture : « Dant etiam positis aditum conuiuia mensis »)<sup>28</sup>. Son regret qu'on serve à Baïes des « vini [...] possenti non che ad eccitare la dormente Venere, ma a risuscitare la morta in ciascun uomo » renvoie à la fois à ces vers de l'*Ars* où Ovide insiste sur les vertus érotiques du vin – « vina parant animos faciuntque caloribus aptos » (v. 237) et « et Venus in uinis ignis in igne fuit » (v. 244)<sup>29</sup> – et au dernier conseil des *Remedia*

<sup>27</sup> Ovide, *L'art d'aimer*, texte établi et traduit par H. Bornecque, revu par Philippe Heuzé, Paris, 2002, Les Belles Lettres, L. I v. 253-258 : « Faut-il dénombrer les réunions de femmes, propres à la chasse aux belles ? J'aurai plutôt compté le nombre des grains de sable. Faut-il parler de Baïes et de la côte qui touche Baïes et des sources chaudes où fume une eau sulfureuse ? En les quittant, plus d'un, le cœur percé d'une blessure, s'est écrié : "Non ces eaux ne sont pas aussi salubres qu'on le dit." »

<sup>28</sup> « On rencontre aussi des occasions à table, dans les repas ».

<sup>29</sup> « Le vin prépare les cœurs et les rend aptes aux ardeurs amoureuses » et « Vénus après le vin, c'est du feu sur le feu ».

qui prohibe l'ivresse favorisant Éros (v. 805-810)<sup>30</sup>. Puis au moment où elle souligne avec désapprobation que la villégiature balnéaire conduit à passer « la maggior parte del tempo ozioso » (p. 97), Fiammetta exploite également l'enseignement le plus important des *Remedia* (il y est développé sur quelque 250 vers) qui suggère de fuir l'oisiveté favorable à Vénus (« Venus otia amat » v. 143) et d'avoir quelque activité, car l'enfant Cupidon « odit agentes » (v. 149). Il est intéressant de remarquer ici combien elle sait se servir d'Ovide en fonction de ses besoins, c'est-à-dire pour continuer à aimer et à pleurer. En effet, pour dénigrer le remède de son mari, elle utilise un argument qu'elle a démonté quand il s'agissait de Panfilo : elle avait bien lu chez Ovide que « le fatiche traevano a' giovani amore delle menti » mais, ne voulant pas y croire, « argoment[ò] non potere essere vero, che per sì piccolo affanno si spegnesse amore così grande » (chap. III p. 59). Pour finir, le reproche le plus grand qu'elle fait à la région où la conduit son mari, comme à beaucoup d'autres endroits qu'elle doit fréquenter, c'est de lui rappeler sans cesse des moments heureux passés avec Panfilo (p. 97), de lui ramener sans cesse devant les yeux la personne aimée. Or, Ovide donnait l'enseignement suivant : il faut fuir les endroits qui ont été le théâtre de rencontres, car ils rappellent des « souvenirs [qui] réveillent l'amour ; la blessure avivée se rouvre » (v. 729-730)<sup>31</sup>.

Laissons Fiammetta à ses souvenirs tantôt contraints tantôt choisis, pour étudier la manière dont le spectre du mari de la veuve s'efforce, dans le rêve du *Corbaccio*, de soigner le mal affectant l'amant. Bien que tout son discours soit généralement considéré comme un remède, nous ne prendrons en considération que la partie où apparaît le lexique médical (p. 261-274). Auparavant, le spectre évoque une fois « la salute » – lorsqu'il dit à l'amant qu'il veut parler avec lui « in servizio della [s]ua medesima salute » (p. 230) – mais, son objectif consistant à l'aider à sortir de la vallée-labyrinthe que la parodie du début de l'*Enfer* conduit à voir comme le lieu

<sup>30</sup> Y-a-t-il également dans cette critique de Baïes des réminiscences de la 51<sup>e</sup> lettre à Lucilius (Boccace a dû lire les lettres de Sénèque dans les années 1330 d'après ce qu'on peut déduire du fascicule du Zibaldone Magliabechiano dans lequel il a copié des sentences issues de cet ouvrage)? On n'y retrouve pas la violente hostilité du philosophe mais le passage sur les dames honnêtes qui perdent à Baïes leur pudeur peut hériter du début de la lettre présentant la station balnéaire comme un « locum ob hoc devitandum, [...] , quia illum sibi celebrandum luxurima desumpsit » (« lieu à fuir, [...] , parce que c'est le rendez-vous que le plaisir s'est choisi ») : voir Sénèque, *Lettres à Lucilius*, t. II, L. V-VII, texte établi par François Préchac, traduit par Henri Noblot, Paris, 2012, Les Belles Lettres, 51, 1.

<sup>31</sup> « Admonitus refricatur amor, uulnusque nouatum / scinditur ». Voir plus généralement les vers 725-730 et 738.

du péché, il utilise alors le mot avec l'acception chrétienne de « salvezza ». À partir du moment où il annonce qu'il ne parlera pas, ou très peu, de la luxure de la veuve « per ciò che contraria medicina sarebbe alla infermità la quale io son venuto a curare » (p. 261), s'ouvre en revanche un long passage, culminant pages 268-269 et s'achevant après qu'il a raconté les « nuove cose, e assai dalle passate strane [...] le quali », dit-il à l'amant, « quanto meno schiferei, anzi con quanta più diligenza nello intelletto raccoglierai, tanta più di sanità recheranno alla tua inferma mente » (p. 273), où il se pose en médecin. Entre ces deux pages il va tenter de guérir l'amant de son mal d'amour en lui décrivant les défauts moraux et physiques de la femme qu'il aime afin de le dégoûter et de le détourner d'elle. C'est une des thérapies des médecins contemporains de Boccace, mais c'est aussi un des remèdes que le poète-médecin Ovide prescrit dans ses *Remedia amoris* : « Saepe refer tecum sceleratae facta puellae / et pone ante oculos omnia damna tuos » (v. 299-300), « Haec tibi per totos inacescant omnia sensus, / haec refer, hinc odii semina quaere tui » (v. 307-308), « Profuit assidue uitii insistere amicae / idque mihi factum saepe salubre fuit » (v. 315-316), « Tunc animo signa, quodcumque in corpore mendum est, / luminaque in uitii illius usque tene » (v. 417-418)<sup>32</sup>. Selon nous, le spectre prend ici la place du médecin Ovide, avec des aménagements dus au dispositif narratif du *Corbaccio* – ayant été le mari de la femme aimée, il a fait en personne l'expérience de ses vices et ses défauts et les rappelle lui-même au malade – dans une parodie des vers 297-440 des *Remedia* dont Boccace reprend l'organisation et le contenu. Par la voix du spectre, l'auteur rapporte à l'amant, dans le même ordre qu'Ovide, d'abord les « facta » de la scélérate et « omnia damna [s]uos » (p. 261-268 correspondant aux v. 301-307), puis ses « uitia », défauts physiques (p. 268-274 correspondant aux v. 317-356). Le récit des méfaits de la femme aimée commence dans les deux œuvres par ses trahisons conjugales et son exploitation financière de l'amant. Ce récit, qui est beaucoup plus développé dans le *Corbaccio*, ce dont nous reparlerons, s'achève avec une des très rares reprises lexicales des *Remedia*

<sup>32</sup> C'est Ovide lui-même qui se présente au début des *Remedia* comme poète et médecin en invoquant pour sa poésie et sa médecine l'aide de Phébus, le créateur des deux arts : « carminis et medicae Phoebae, repertor opis ; / tu pariter vati, pariter succurre medenti » (v. 76-77). Vers cités dans le texte : « Rappelle-toi souvent les actes de ta coupable amie / et remets-toi sous les yeux tout le mal qu'elle t'a fait » (v. 299-300), « Que ces traits aigrissent contre elles tous tes sentiments ; / Rappelle-les toi, cherches-y des germes de haine » (v. 307-308), « Ce qui me soulagea, ce fut d'avoir devant les yeux les défauts de mon amie ; / je le fis souvent et m'en trouvai bien » (v. 315-316), « C'est le moment de noter dans ton esprit chaque défaut du corps de ton amie / et de tenir tes yeux fixés toujours sur ses imperfections » (v. 417-418).

(en italiques) « Se io volessi ogni cosa contare, oppure le più notabili de' suoi *fatti*, e' non ci basterebbe il tempo » (p. 268). L'inventaire des défauts physiques ne reprend, à cet endroit du livre, qu'une partie de celui d'Ovide, car le spectre ne va parler, dit-il à l'amant, que « di quello che tu non puoi aver saputo [...], cioè dell'occulte parti ricoperte da' vestimenti » (p. 268). Remarquons qu'à défaut de citer les *Remedia*, la phrase renvoie à un conseil donné aux femmes dans le livre III de l'*Art d'aimer* : « Multa uiros nescire decet ; pars maxima rerum / offendet, si non interiora tegas » (v. 229-230)<sup>33</sup>. Ces descriptions des défauts cachés commencent toutes deux par le visage, tel qu'il est au matin avant la séance au cours de laquelle la femme se ravale la façade, dirons-nous en exploitant une comparaison de Boccace (p. 270-271 et v. 341-356)<sup>34</sup>. Chacune englobe par ailleurs une longue digression au cours de laquelle les deux « médecins » s'attardent à défendre le style qu'ils emploient pour s'adresser à leur destinataire (p. 268-269 et v. 359-398, 419-440).

Avant de comparer ces options stylistiques, revenons sur l'amplification de la liste des méfaits et défauts dans le *Corbaccio*. Nous proposons de la considérer comme une forme d'adaptation de la posologie indiquée par Ovide au dispositif narratif choisi par Boccace. La thérapie prescrite dans les *Remedia amoris* consiste à se rappeler « souvent », voire « continuellement », les vices de la femme aimée (cf. citations faites précédemment). Cette posologie, inadaptée à la durée limitée de l'intervention du spectre, est remplacée par l'accumulation, un moyen conseillé par Ovide lui-même pour renforcer l'efficacité des remèdes :

Forsitan haec aliquis (nam sunt quoque) parua uocabit,  
sed, quae non prosunt singula, multa iuuant.  
[...]  
Tu tantum numero pugna praeceptaque in unum  
contrahe ; de multis grandis aceruus erit<sup>35</sup>. (v. 419-420 et 423-424)

<sup>33</sup> « Il y a bien des choses qu'il convient que l'homme ignore. Presque tous les dehors nous choqueraient si nous voyions ce qu'il y a dessous ».

<sup>34</sup> « E chi non sa che le mura affumicate, non che i visi delle femine, ponendovi su la biacca, diventano bianche » (p. 270). En amplifiant considérablement l'énumération des méfaits et défauts de la femme et en l'amorçant avant la partie que nous examinons (dès la p. 250), Boccace disloque certaines descriptions d'Ovide. Ainsi les vers 351-356 sur les fards nauséabonds sont aussi exploités p. 255-256 quand le spectre raconte comment la veuve fait en sorte d'avoir la peau brillante et claire.

<sup>35</sup> « Peut-être quelqu'un dira-t-il que ce sont de faibles remèdes et ils le sont en effet. Mais tels, qui, isolés, sont impuissants, réunis sont efficaces. [...] Attaque donc simplement en force et de mes préceptes fais un bloc ; leur multiplicité constituera une masse imposante. »

Les options stylistiques défendues par le spectre-Boccace s'écartent en revanche de celles d'Ovide. Si chacun est d'accord pour adapter ses préceptes à la personne à laquelle il s'adresse – à sa sensibilité et au degré de sa maladie – Ovide indique une limite à ne pas dépasser que le spectre enfreint sans états d'âme. Ovide, en effet, éprouve de la pudeur à dire certaines choses (v. 357-360) et refuse d'utiliser des moyens que les bonnes mœurs interdisent (v. 437-438). « Ut prosint, non sunt expedienta tamen », conclut-il (v. 440)<sup>36</sup>. Le spectre, après avoir défendu l'usage d'un style « stomachoso » (dégoûtant), fait de « vocaboli », « argomenti » et « dimostrazioni puzzolenti » (nauséabonds), et de « fetid[e] parol[e] » (mots répugnants), seul capable de « purgare e guarire » un malade aussi gravement atteint que l'amant (p. 268-269), utilise ce style pour décrire les parties génitales et anales de la veuve, les écoulements qui en sortent et leurs odeurs (p. 273-274), dressant à force de métaphores un portrait effectivement susceptible de dégoûter l'amant et de le guérir de son amour<sup>37</sup>. Mais ces métaphores, qui relèvent aussi du style *comico-giocoso* gouvernant toute la description de la personne et des mœurs de la veuve, conduisent ailleurs l'amant à rire, autre moyen de le guérir de son mal : « A questa parola dich'io che, con tutto il dolore e la compunzione ch'io sentia delle mie colpe dinanzi agli occhi postemi dalle vere parole dello spirito, io non pote' le risa tenere » (p. 255).

Soulignons pour finir que c'est aussi grâce au rire que Fiammetta a pu parfois se libérer de sa mélancolie – « Ragunate le mie fanti con meco nella mia camera, e raccontava e facea raccontare storie diverse, le quali quanto più erano di lungi dal vero, come il più così fatte genti le dicono, cotanto pareva che avessero maggior forza a cacciare i sospiri e a recare festa a me ascoltante, la quale alcuna volta, con tutta la malinconia, di quelle lietissimamente risi. » (p. 66) – et que c'est en partie avec le « diletto delle piacevoli cose » des nouvelles du *Décameron* que Boccace espère délivrer ses lectrices des tourments du mal d'amour qui les affecte (*Proemio* 14).

Anne ROBIN

<sup>36</sup> « Ils peuvent être utiles, mais il ne faut pas les mettre en pratique ».

<sup>37</sup> Ce discours sur la médecine et Ovide est analysé en détail par Maria Cristina Panzera dans « Rire pour guérir de l'amour, les mots fétides du *Corbaccio* », *Filigrana* n° 7, 2002-2003, p. 33-58.